

- LUNDI -

Aujourd'hui, c'est mon jour de chance, je le sens. A moins que ce ne soit ma semelle de chaussure gauche grassement maculée d'une déjection canine déposée par le fidèle compagnon à quatre pattes d'un humain je-m'en-foutiste. Je souris face à la déconvenue. Non, ça ne me plaît pas, je trouve ça même répugnant. Mais l'idée d'essuyer ma chaussure souillée sur le visage du propriétaire me plonge dans un plaisir indicible. Commencerais-je par un bon tartinage lent et appliqué sur chaque joue ? Ou bien choisirais-je une technique de frottements vifs et appuyés sur la chevelure avec, pour un résultat parfait, un raclage méticuleux de l'angle formé entre la semelle et le talon contre l'appendice nasal de ce sans-gêne? Je suis naturellement très consciencieuse. J'aime l'efficacité, la rapidité et le travail bien fait. Aussi, opterais-je sans doute pour un forfait comprenant la globalité des bons soins précités.

Forte de cette décision nerveusement apaisante malgré l'impunité de l'auteur de la forfaiture, je me dis que cette journée commence décidément sous les meilleurs auspices.

Mes pensées dilemmatiques matinales s'étant dissipées, j'arrive au bureau la première. Comme tous les jours. Il ne s'agit pas d'une compétition, loin de là. Ce que j'apprécie plus que tout, c'est ce silence cotonneux et paisible qui règne à cet instant.

Toujours dans un ordre immuable, j'allume mon ordinateur qui émet quelques bips insuffisants à troubler la sérénité ambiante, puis je sors mon téléphone que je veille à mettre sur vibreur et, enfin, j'applique une noisette de crème sur mes mains avant de les frotter délicatement l'une contre l'autre. Un moment de douceur dans un monde de brutes.

Parfois, grâce à mon smartphone, je mets un peu de musique qui sucre un peu ce calme et le pare de mille teintes chatoyantes. Ces instants sont les miens. Ce monde de sensations savoureuses et colorées m'appartient depuis toujours, aussi loin que je m'en souviens.

En primaire, j'avais un camarade de classe qui s'appelait Raphaël. Il était gentil et discret. Mais, il provoquait en moi un certain malaise. Disons plutôt que le fait de prononcer son prénom m'indisposait véritablement. A chaque fois que l'institutrice s'adressait à lui en le nommant, je percevais une sensation désagréable tel un vieux velours marron côtelé et poussiéreux qu'on froterait sur ma peau. J'avais également très envie d'éternuer. Je m'en voulais beaucoup de ressentir ça alors qu'il était sympathique avec tout le monde en général. J'ai trouvé rapidement la parade grâce à Véronique. Celle-ci était une

forte tête certes, mais elle avait le gros avantage –inconscient– d’être pour moi source de fraîcheur au goût mentholé, parfum chlorophylle, pas menthe forte. Son prénom m’enveloppait logiquement d’un nuage de verdure luxuriante et apaisait ainsi l’inconfort sensoriel provoqué par Raphaël.

J’ai longtemps cru que tout le monde ressentait ses sensations à la prononciation de certains mots. Mais, lorsqu’au détour d’une conversation avec une amie du collègue, je me suis aperçue qu’elle ne comprenait absolument rien à ce que je lui disais, j’ai saisi qu’il y avait quelque chose qui clochait en moi. J’ai décidé de ne plus évoquer mes impressions sur ce que je vivais, consciente que cette particularité m’apporterait plus de difficultés que de satisfactions dans mes relations avec mon entourage. J’étais terrifiée à l’idée d’être prise pour une folle. D’être folle. Je vivais dans l’angoisse permanente de trahir ce qui se passait en moi et de m’exposer à l’ostracisme collégial. Les années s’écoulant, je me faisais l’effet d’une planète au cœur bouillonnant et à la croûte durcie par les réflexes qu’impose la survie.

Cela a créé une sorte de rupture avec les autres ou, je dirais plus exactement que cela a révélé une faille, une sorte de dimension spatio-temporelle parallèle. Je vivais à la fois parmi les autres, mais à côté. Un peu comme si mes actes, mes paroles, ne pouvaient s’enraciner dans la réalité collective. Oui, ça a l’air de relever d’un trouble psy mais je vous assure, qu’on finit par

s'y faire. Malgré ça, j'ai rapidement acquis l'implacable certitude que la meilleure façon de continuer avec les autres, et non pas en marge, était de faire comme si de rien était, comme si ce que je ressentais n'existait pas, comme si ce que j'étais n'existait pas. Mais qu'importe, là n'est pas le sujet de ce modeste ouvrage et je sens bien que si je voulais saouler le lecteur dès le début de mon récit, je ne saurais mieux m'y prendre !

Donc, je poursuis. La journée de travail se termine dans le stress habituel avec ce goût amer, et maintenant familier de la frustration de ne pas avoir réussi à remplir la longue liste de tâches que je m'étais engagée à effectuer dans la journée.

Certes, la charge de travail accomplie reste bien supérieure à ce que certains dans la « maison » peuvent réaliser en trois ou quatre jours mais je m'en moque. Seul compte cet échec à réaliser mon objectif. Une petite voix bienveillante me murmure à l'oreille que personne n'aurait pu parvenir à tenir un tel programme mais je la chasse pour laisser le champ libre à un monde rouge tumultueux où s'expriment ma colère et mon extrême fatigue. Je me sens impuissante, comme prisonnière de moi-même.

Vous me direz qu'une thérapie s'impose à ce stade. Je vous réponds qu'elle a été menée et que je suis capable de prendre mes responsabilités. Ma psy aurait même pu vous dire que

j'endosse également celles des autres. Mais depuis, je travaille quotidiennement à ce mantra que l'humanité semble avoir adopté depuis fort longtemps : chacun-sa-merde.

Il est grand temps que je mette les voiles pour commencer ma seconde journée. Après avoir rangé les dossiers en piles bien nettes et vérifié que j'ai bien mes badges de pointage et de parking, je salue mes collègues et referme la porte du bureau derrière moi. Presque au pas de course, je dévale les escaliers en souhaitant une bonne soirée aux collègues en transit entre deux étages ou en stationnement sur le perron des fumeurs. Je glisse ma carte magnétique dans la pointeuse dans un geste qui semble tonique alors qu'il s'agit uniquement du poids de mon bras que je laisse tomber lourdement dans un geste vertical et libérateur. Ca y est, une journée de plus en moins.

Je trotte jusqu'à ma voiture en essayant de maintenir à la fois mon sac à main, ma veste en jean et ma poitrine qui rebondit au rythme de mes petites foulées. L'espace d'un instant, je me demande si une véritable course atténuerait cet effet de rebond mammaire, esthétique uniquement chez une célèbre actrice blonde en maillot de bain rouge sur la plage dans une série américaine des années 90 « Alerte à Malibu » Personnellement, je n'y trouve que ridicule et inconfort voire une véritable douleur. Certes, la situation est moins désespérée que pendant mes grossesses, et notamment pendant l'allaitement, où mes seins auraient pu être sponsorisés par une grande marque de

produits laitiers, mais tout de même, c'est très gênant. Mon calvaire sportif de 30 mètres prend fin, j'arrive près de mon véhicule. Je découvre alors qu'un individu s'est garé très près de ma portière ! Individu est un terme que j'affectionne lorsque je suis particulièrement agacée et que je refuse de succomber à la facilité de l'insulte basique manquant cruellement de retenue et de classe. J'affectionne également l'usage de l'expression « petit coquin » accompagné d'un sourire crispé qui trahit l'ironie de mon propos. Ceci étant dit, je n'ai pas de temps à perdre et me résigne à me faufiler tant bien que mal entre les deux véhicules en me promettant de rendre la monnaie de sa pièce à mon voisin de parking. Promesse vaine au demeurant puisque, comme je vous l'expliquais en tout début de récit, j'arrive toujours la première. Le parking est donc vide et je me trouve inévitablement en position de vulnérabilité, à la merci des prochains collègues indéliques. Seule possibilité de rébellion : me garer à cheval sur deux places et priver ainsi l'un d'entre eux d'un endroit protégé et confortable dans un contexte de stationnement local assez tendu. Mais, je me ferais vite rappeler à l'ordre par le gardien telle une sale gosse prise en faute. Décidément, il est vain d'espérer une quelconque vengeance et c'est sur cette terrible conclusion que je parviens à me faxer à l'intérieur de l'habitacle. Je peste en jetant mes affaires sur le siège passager avant d'apercevoir une longue traînée de propre sur la carrosserie du Petit Coquin, sans aucun doute possible, provenant du frottement de mon postérieur contre la tôle lorsque j'ai voulu atteindre ma portière. Je visualise alors mon jean

fraîchement lavé de la veille maculé de poussière. Je suis au bord de l'implosion mais, dans un dernier éclair de lucidité, j'adopte ma technique personnelle de zénitude en me posant LA question qui permet, à mon sens, de tout relativiser et prendre du recul : Est-ce que c'est GRAVE ?

Et voilà comment reprendre le contrôle de soi-même et adopter ainsi une conduite calme et posée...pour la minute qui suit. Ces 60 secondes écoulées, je ne m'engage plus, c'est au-delà de mes capacités.

Je quitte le parking en essayant de ne pas penser à la circulation qui se densifie à chaque minute sur le périphérique. Oui, chaque seconde compte. Enfin, c'est ce que ressentent les gens stressés. La vie est une course permanente, quelque soit l'activité, aussi anodine soit-elle.

C'est épuisant pour soi-même et, en règle générale, pour l'entourage également. La vie de famille, la vie de couple sont mises à mal et, quand bien même la prise de conscience est réelle, les difficultés pour se sortir de ce tourbillon sont nombreuses. Personnellement, ce n'est pas l'accumulation des tâches à accomplir dans un temps donné qui me stresse. Je suis naturellement organisée et rapide, comme je l'ai déjà souligné. J'aime que les choses soient faites avec efficacité. On me dit que j'en fais trop, que je dois lever le pied, que personne n'est parfait. Alors, non, je ne recherche absolument pas la perfection. Ce que je recherche ? Moi-même. Qui suis-je véritablement ? Je

me connais bien en tant que maman, que collègue, que voisine, que sœur. Mais moi, dans mon propre rôle ? Tout en patientant à un énième feu rouge espacé de 30 mètres du précédent, j'arrive à la conclusion que mon identité est le résultat de tous ces rôles. Voilà qui je suis. Pourquoi ? Sans doute parce que je suis incapable de vivre seule, j'ai besoin d'autrui comme la fusion a besoin d'atomes qui s'assemblent pour exister.

Sur ce type de question existentielle qui ponctue régulièrement mes pensées, parfois plusieurs fois par jour, je tente de trouver la meilleure voie de circulation. Comprendre : la voie la plus rapide évidemment. Presque comme un réflexe, je prends une voiture-repère et j'observe nos avancées respectives. Je gagne plusieurs mètres et ça m'apaise instantanément. J'observe les voitures et surtout leurs occupants. J'imagine leur vie, leur métier, leurs loisirs et surtout, je tente de voir s'ils sont heureux ou non, tout en gardant un œil sur ma voiture-repère qui a regagné du terrain pour me distancer d'une bonne centaine de mètres. La pression remonte aussi sec alors je sors mon arme anti-stress : un bonbon Ricola sans sucres, Fleurs de sureau ou Argousier. Je précise les goûts car cette sucrerie n'a pas été choisie au hasard. En effet, elle porte un double intérêt : elle me donne bonne conscience car, en croire la composition sur le paquet, c'est plein de végétaux des campagnes, des montagnes ou des sous-bois. Bref, ça sent le biologique et c'est forcément bon pour la santé –non, on ne pense pas aux édulcorants déjà un peu moins vendeurs. Et, de plus, ces deux parfums sont tellement

peu attractifs aux oreilles de mes ados que je peux égoïstement les consommer sous leurs yeux sans risquer de me faire dépouiller de mes petites douceurs. Je suis diaboliquement géniale, convenons-en !

En attendant de rattraper mon retard sur la voiture-repère, je suçote ma pastille avec vigueur en laissant échapper quelques légers grognements de mécontentement car ma file n'avance pas. Tous les véhicules de la file de droite se décalent à gauche pour laisser entrer les voitures qui roulottent sur la voie d'insertion. Résultat : la voie de gauche est totalement immobilisée. Je sens que je perds patience et j'arrive à la fin de mon bonbon. Ca va mal tourner, je le devine au bouillonnement intérieur que je tente d'ignorer tant bien que mal. J'essaie de penser à des choses agréables de la journée et je ne trouve rien, à part la pause-déjeuner où j'ai pu avoir le dernier ramequin de riz au lait nature que j'aime tant. Et, je l'ai bien mérité ce dessert car je me suis habilement faufilée entre les indécis et autres pipelettes qui stagnaient devant les étals de nourriture. Quelle bande de lambins ! A croire qu'ils ont décidé de prendre la route en même temps que moi d'ailleurs vu la lenteur du flux de circulation. Je n'aperçois même plus la camionnette bleue qui me servait de référence. J'hésite à changer de file car, par expérience, la voie que je vais quitter va soudainement se désengorger pour atteindre une vitesse de croisière de trente kilomètres/heure alors que moi, je serais à nouveau stoppée, mais cette fois-ci, à droite. C'est typiquement le syndrome de la mauvaise file. C'est un

phénomène bien identifié par les spécialistes qui traduit le fait que lorsqu'un individu fait la queue à une caisse en supermarché, il remarque uniquement les files d'attente plus rapides que la sienne. On est d'accord, ça rend dingue. J'ajouterai d'ailleurs à ce syndrome une petite option, celle dite « du p'tit vieux ». Effectivement, lorsque les choses ont tendance à traîner, tant sur la route qu'en magasin, c'est souvent la faute « d'un p'tit vieux » qui prend un malin plaisir à sortir en même temps que vous ! Et pourquoi prennent-ils leurs voitures aux heures d'embauche ou de débauche ? Et pourquoi font-ils leurs courses après 18 heures alors qu'ils ont eu toute la journée pour le faire ? Soyons honnêtes et admettons que chacun de nous autres, salariés ou patrons, irons sans doute faire nos achats à l'heure la plus fréquentée, histoire de tromper une solitude bien lourde à porter après une vie bien remplie.

Mazette ! Le fourgon bleu est en vue et j'avance à présent à vive allure, une cinquantaine de kilomètres/heure, le rattrapant inexorablement. J'ai envie de pousser un hurlement de joie libérateur mais non, surtout ne pas crier victoire trop vite !

On n'est jamais à l'abri d'un touriste égaré –c'est pourtant pas compliqué, on roule tous dans le même sens !- ou d'un type endormi à son volant pour cause d'immobilisation prolongée. Mais, finalement, tout se passe bien, la circulation se fluidifie. Il y a des petits bonheurs comme ça dans la vie qu'il faut savoir apprécier.